MEYER (Jan A.M. de), ENGELFRIET (Peter M.), eds.,
*Linked Faiths. Essays on Chinese Religions and
Traditional Culture in Honour of Kristofer Schipper*

Leyde, Brill, 2000, 370 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

Vincent Goossaert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20339>

DOI : 10.4000/assr.20339

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 114-116

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Vincent Goossaert, « MEYER (Jan A.M. de), ENGELFRIET (Peter M.), eds., *Linked Faiths. Essays on Chinese Religions and Traditional Culture in Honour of Kristofer Schipper* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.39, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20339>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

MEYER (Jan A.M. de), ENGELFRIET (Peter M.), eds., *Linked Faiths. Essays on Chinese Religions and Traditional Culture in Honour of Kristofer Schipper*

Leyde, Brill, 2000, 370 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

Vincent Goossaert

RÉFÉRENCE

MEYER (Jan A.M. de), ENGELFRIET (Peter M.), eds., *Linked Faiths. Essays on Chinese Religions and Traditional Culture in Honour of Kristofer Schipper*, Leyde, Brill, 2000, 370 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

- 1 Kristofer Schipper a refondé depuis les années 1960 les études sur le taoïsme et la religion populaire en Chine en conjuguant l'étude traditionnelle des textes avec des travaux de terrain, à l'époque où une bonne partie du monde scientifique croyait le taoïsme disparu. Il est surtout connu pour son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études, mais il a aussi été professeur d'histoire chinoise à l'Université de Leyde de 1993 à 1999. Ce volume d'hommage, outre une introduction biographique de Harriet Zurndorfer, rassemble des articles écrits par treize de ses étudiants et collègues à Leyde, qui, tous à leur façon, révèlent la fécondité de son enseignement.
- 2 Il est très difficile de rendre compte d'un volume collectif, surtout quand, comme celui-ci, il ne se donne d'autre thème fédérateur que l'originalité des approches et des méthodes ; l'ensemble paraît toutefois révélateur des nouvelles directions prises par la recherche sur les religions chinoises, dont beaucoup remontent à l'inspiration de K. Schipper lui-même, mais qui sont maintenant caractéristiques de la discipline en général. Ceci est d'autant plus remarquable qu'un bon nombre des contributeurs sont de jeunes chercheurs ou de ceux qui accéderont dans les prochaines années aux rangs

les plus prestigieux. Il faut enfin signaler l'excellence du volume, non seulement dans la qualité des articles, mais aussi dans la réalisation, grâce aux efforts et à la haute compétence des deux éditeurs. Un index commun enfin, en fait un véritable livre. C'est donc un *festschrift*, rendant de manière appuyée un hommage mérité, mais c'est aussi un volume de recherche de tout premier plan.

- 3 Parmi les nouvelles directions de la recherche figure l'attention portée aux textes dits mineurs. De ce point de vue, l'article d'Ad Dudink (le plus long du volume, pp. 53-147) est un modèle du genre. Il est consacré à l'étude du long poème *Laojun bianhua wuji jing* (écrit aux alentours de 357), qui décrit l'odyssée d'un taoïste qui intègre dans sa propre histoire la légende de Laozi. Mal contextualisé, l'ouvrage n'avait jamais été que cité en passant par les spécialistes. L'auteur l'analyse ici avec une minutie vertigineuse : l'étude philologique, incluant les rimes et le vocabulaire, complète l'analyse de la structure, du style et une comparaison avec les textes contemporains, et débouche sur une traduction annotée dans le plus grand détail. Non seulement les spécialistes du taoïsme médiéval, mais tous les historiens de la religion chinoise y trouveront une leçon de méthode. Dans la même tradition d'attention aux détails et à la finesse de l'analyse historique et philologique, Ad Dudink (pp. 148-184) offre une démonstration non moins remarquable. Spécialiste du taoïsme de l'époque Tang, et plus particulièrement du maître Wu Yun (fl. 729-778), l'A. montre ici l'usage que l'on peut faire des sources poétiques, et particulièrement des compositions à multiples auteurs où les vers des uns s'enchaînent à ceux des autres, pour reconstituer la biographie et le cercle social d'un auteur. Dans ce cas, il montre brillamment, à partir de sources pourtant laconiques au premier abord, comment l'entourage du taoïste-poète, composé de personnages surtout notés individuellement pour leurs talents littéraires ou leur carrière politique, est en réalité construit par une foi et une pratique commune du taoïsme comme voie d'élévation spirituelle et de salut.
- 4 Face à cette haute tradition d'étude des textes, les études de terrain sont ici représentées par Robin Ruizendaal (pp. 336-360). Son travail sur le théâtre de marionnettes originaire de Quanzhou (province du Fujian) et également présent à Taïwan reprend un sujet sur lequel Kristofer Schipper a publié l'un de ses premiers articles. Au début de chaque représentation, le marionnettiste joue un court prélude rituel, avec la marionnette représentant le Général Tian, le saint patron de cet art. Ce rituel, centré sur la présentation d'un mémoire aux divinités, a une fonction à la fois exorciste, de purification de la scène et d'invitation aux divinités assistant au spectacle qui suit. Confrontant les textes du rituel et leur réalisation contemporaine, et comparant des troupes de divers lieux, l'A. s'interroge sur le choix qui est fait en chaque circonstance de procéder à ce rituel de manière plus ou moins développée, et, au-delà, sur la place de la liturgie dans la société chinoise contemporaine.
- 5 La question du rapport entre le rituel taoïste et les cultes populaires est aussi l'un des domaines de recherche privilégiés de K. Schipper. La question est abordée ici par Barend ter Haar (pp. 184-204), qui donne des éléments d'un livre à paraître sur la grande divinité moderne Guandi. Si ses multiples attributions à partir des Ming (protecteur du pays, dieu martial, patron des alliances jurées, dieu des richesses...) sont bien connues, la période de croissance du culte est généralement considérée comme marquée par son adoption en tant que modeste divinité protectrice de monastères bouddhiques. Réfutant cette tradition mal étayée, il montre l'importance du Guandi démoniaque luttant, dans un cycle légendaire local, contre d'autres démons, et son

adoption comme général exorciste dans la liturgie taoïste. La contribution suivante est de la main de Wilt Idema (pp. 205-226), spécialiste incontesté des thèmes religieux de la littérature populaire. Il s'intéresse ici aux deux jeunes acolytes de Guanyin (le bodhisattva Avalokiteshvara), qui ne font souvent l'objet que d'un bref intérêt iconographique. Après avoir indiqué la version « canonique » de leur histoire, en réalité surtout issue des sources romanesques, il en donne une autre version venue d'un récit hagiographique (*baojuan*) tardif. Cette dernière est entièrement nourrie de différents thèmes narratifs et folkloriques plus anciens (portant entre autres sur l'ingratitude et le contrôle de soi) dont il donne les origines et les différentes formes connues. En conclusion, il s'interroge sur ce que ce processus de formation des acolytes peut nous apprendre sur l'origine du personnage central, Guanyin elle-même.

- 6 Après le bouddhisme, le christianisme est aussi représenté : Erik Zürcher (pp. 269-286) étudie une fondation charitable créée par un converti, Wang Zheng (1541-1644) [de fait, 1571-1644, après vérification – NDLR], et montre dans le détail de son règlement la conjonction des idéaux chrétiens et d'une pratique sociale de la charité alors très développée au sein des élites confucéennes. Pour cette même période d'activité missionnaire et de première acclimatation chrétienne en Chine, Nicolas Standaert (pp. 287-317) pose avec précision et clarté la question de la catégorisation du savoir chez les Jésuites (dans le cadre de leur entreprise pédagogique systématique), les lettrés chinois à qui ils s'adressaient, et chez nous (les savants aujourd'hui). Dans cette comparaison à trois termes, il suggère que la partie la plus éloignée des deux autres est bien la sinologie contemporaine (occidentale comme chinoise), tant parce qu'elle ignore les rapports entre religion et science que reconnaissaient Jésuites et lettrés du XVI^e siècle, que parce que son modèle épistémologique, ainsi que son vocabulaire, a une origine unique, alors que les deux premiers s'employaient à utiliser concurremment deux paradigmes culturels.
- 7 Dans l'histoire de la science chinoise, les sinologues ont toujours accordé un grand intérêt à l'apport jésuite et à sa réception. Mais il existe aussi une tradition d'étude pour les rapports entre taoïsme et science chinoise. Cette question a souvent été traitée sur la base de positions très catégoriques, soit en faveur de l'origine taoïste de toute science (Joseph Needham), soit en réfutant toute relation possible entre science et religion (Nathan Sivin). Peter Engelfriet (pp. 248-268), spécialiste lui-même de l'introduction des sciences occidentales en Chine, reprend ici la question de manière plus précise dans le cas particulier de la médecine chinoise à l'époque de l'arrivée des Jésuites. En étudiant les manuels médicaux, il montre que la culture du « médecin lettré » qui achève alors de s'imposer incorpore certes des éléments éthiques et spirituels communs aux trois religions, mais réussit à expulser de l'orthodoxie (mais non de la réalité, devrait ajouter l'A. !) les techniques des guérisseurs religieux et les spécialités médicales, comme l'acupuncture ou la médecine thaumaturgique. De même les techniques de perfectionnement du corps et de longue vie, si elles ont pour l'essentiel une origine taoïste, ne sont intégrées à la culture médicale que de manière édulcorée, et détachées de leur contexte de pratique spirituelle ; la vision du corps qui en résulte n'est plus très taoïste.
- 8 L'homosexualité semblerait un sujet déplacé dans ce volume ; il n'en est rien, moins du fait des rapports entre le taoïsme et la culture sexuelle chinoise, qui ne sont pas directement abordés ici, que de la similarité entre taoïsme et homosexualité dans l'historiographie contemporaine de la Chine. Tous deux ont été considérés comme

honteux, puis oubliés ; la place centrale des deux dans la société chinoise est aujourd'hui redécouverte. La contribution de Giovanni Vitiello (pp. 227-247) sur le marché des gitons et leurs amateurs-connaisseurs tel qu'il est décrit dans un recueil de nouvelles homo-érotiques du XVI^e siècle récemment redécouvert (le *Longyang yishi*), est un apport appréciable au champ en pleine expansion de l'histoire de l'homosexualité chinoise.

- 9 Enfin, plusieurs contributions portent sur des sujets plus classiques mais rappellent que le propre de la sinologie, même si l'on travaille sur les traditions « populaires » ou mal considérées, est de toujours connaître ses classiques : ainsi la réflexion de Hansvel Beck (pp. 7-17) sur le « je » dans différents textes antiques et la synthèse conceptuelle chez Xunzi étudiée par Sato Masayuki (pp. 18-40). Mentionnons encore deux articles, le premier sur les charades dont la solution se trouve dans la décomposition graphique des caractères (Tiziana Lipiello, pp. 41-52) et sur les banquets de « nourriture mandchoue » à la cour de la dynastie Qing (Ellen Uitzinger, pp. 318-335), où les princes avaient à fournir une bonne partie du mouton consommé.